

T 301

LES PRINCESSES DÉLIVRÉES DU MONDE SOUTERRAIN

T 301 A

LES FRUITS D'OR

1

Le Pigeon d'or

Un fermier avait trois fils, un beau jardin, avec des arbres, [et] de belles poires. Chaque matin, il en manquait une. Il dit à ses fils :

— On mange nos *pouées*¹. Il faut veiller. Toi, l'aîné, monte la garde, la nuit.

— Je m'en *sarge*.

Il prend son fusil, veille pas, s'endort.

Et le pigeon vient, prend une poire et s'en va.

— Tu as mal gardé.

Le cadet à son tour :

— Donne-moi seulement un paquet de tabac.

— Soit.

Il s'endort après avoir fumé un peu.

Le pigeon vient. Même chose.

Le père le trouve encore endormi.

— Au plus jeune, ce soir. Si tu ne gardes pas bien, je ferai arracher tous les arbres. Vous n'en profiterez pas.

— Je ferai mon possible.

Il a bien veillé, voit vers minuit un gros pigeon vert venir, sans pouvoir ajuster et dit :

— Tu es si *gentil*. Il faut que je te laisse.

[Le pigeon] repart, emportant une poire, mais [le garçon] veille au clair de lune, [voit] où il allait.

Au point du jour, il va revoir son père et dit :

— J'ai vu le voleur. C'est un pigeon vert.

— *Te l'as pas tué ?*

— Trop joli. Je sais où il est tombé, vers le gros chêne à un lien de la forêt.

— Allons-y tous quatre.

Ils arrivent.

— Ça doit être ici.

¹ *M. avait d'abord noté porrées, puis il a corrigé en pouées*

Ils cherchent sur les arbres, dessous, mais tout à coup le plus jeune *s'empige* dans une *blouque de fer*² [attachée à] une grosse pierre carrée, et il dit :

— C'est là qu'il doit être.

À eux quatre, ils lèvent la pierre, aperçoivent un grand trou obscur.

Le père dit à l'aîné :

— Toi, tu vas descendre par une corde. Tu crieras, si tu trouves un danger.

À une certaine profondeur, la peur le prend.

— Remontez-moi !

— Qu'as-tu vu ?

— J'ai eu trop peur, [je suis] pas allé à fond³.

Le cadet dit :

— Moi, je m'en sarge.

Mais il va encore moins [loin] que l'autre, crie à être remonté.

— J'ai pas pu aller jusque là !

— Au plus jeune à y aller, mais tu es si hardi que j'ai peur pour toi.

— Je veux y aller.

On le descend au fond, il se détache, secoue la corde. Ils la remontent, mais pas lui.

Il arrive dans un souterrain, [passe devant] des chambres, [prend] un corridor ; il suit une petite allée, arrive dans un jardin et voit le pigeon, se secouant les ailes dans la poussière.

— Ah ! voleur de poires, je te tiens !

— [2] Eh bien ! que vas-tu faire de moi ?

— Pas grand chose.

— As-tu faim ? Je vais te faire à manger.

Le pigeon avait une serviette, l'écarte et il se trouve un beau dîner. Ils mangent tous deux.

— Pigeon, veux-tu me donner ta serviette ? Ça me serait bien utile.

— Non... Si tu veux me délivrer, oui.

— Comment faire ?

— Va-t'en à deux kilomètres d'ici. Y a une princesse dans un château, gardée par deux lions et deux géants. Si tu peux la sauver, je te sauverai aussi.

— Soit.

Il y va, trouve un géant avec un lion.

— Où vas-tu, moutard ?

— Ça te regarde pas.

Le géant s'approche, l'autre lui coupe le bras de son sabre (il avait un sabre) et, d'un deuxième coup, abat l'autre. Le géant crie au secours : le lion arrive.

Il le tue, entre au château, cherche, trouve rien. Enfin, il arrive à une princesse. Elle dormait sur un beau lit blanc. Il l'embrasse une fois, une deuxième [fois], une troisième [fois].

Elle s'éveille et dit :

— Ah ! vous êtes perdu et moi aussi, si le géant vous voit.

— Le géant et le lion sont hors de combat.

— Voulez-vous vous marier ?

— Non, je ne peux pas. Il faut que je voyage.

Elle lui donne un mouchoir en souvenir avec son nom gravé.

² *Souligné par M.*

³ = *au fond*.

Il repart vers le pigeon.

— Me voici revenu. J'en suis venu à bout.

— *Qui* le prouve ?

— Voici le mouchoir !

Ils dînent sur la serviette ; [le jeune-homme] se repose...

— Bien, il y a encore un coup et plus fort. Va à tel endroit pour sauver une autre princesse, gardée par deux lions et deux géants.

Il part avec ses armes. Il trouve au bout de quelque temps les deux géants qu'il prend pour deux colonnes et il se dit : « S'il faut que je grimpe là-dessus ! » Il reconnaît enfin [qu'il s'agit de] deux hommes, a peur, se décide à s'en aller, mais revient courageusement, passe au long d'eux.

Ils disent *rin*. L'un enfin dit à l'autre :

— Vois-tu ce gamin ?

— Que veux-tu qu'il fasse ?

— N'importe, arrête-le !

Il le prend, le soulève au bout de son bras et [le jeune homme] abat le cou du [géant] d'un coup de sabre⁴. L'autre, effrayé, court à ses lions pour les détacher, mais [le jeune homme] le suit [et alors que l'autre] se baissait, il lui coupe le cou⁵.

Les lions restent attachés.

Il entre dans le château, cherche, ne trouve personne. Enfin, il trouve, couchée dans un beau lit blanc, [une princesse].

Même chose que pour l'autre.

— Ah ! vous êtes perdu. Sauvez-[3] vous.

— Non.

— Je *seus*⁶ gardée par deux lions et deux géants.

— Ils sont morts et les lions [sont] attachés.

Elle le remercie, demande s'il veut se marier avec elle. Il dit :

— Non, je ne peux maintenant : je dois voyager encore.

Elle lui donne une pomme en argent et il va rejoindre le pigeon vert.

— Eh bien ?

— J'ai réussi.

— Je vois que tu vas me tirer d'affaire. Les preuves ?

— Voilà la pomme d'argent.

Ils dînent. [Le jeune homme] se repose [et] s'endort. Le pigeon va se promener et revient. Il dormait encore. Deux heures après, il dormait toujours. [Le pigeon] va lui démêler les cheveux avec son bec, le réveille.

— J'ai eu peur. J'ai cru être oublié.

— Il y a encore le plus fort coup⁷ : encore une princesse à sauver, gardée par trois lions et trois géants. Si tu la sauves, je te donne ma serviette car tu m'auras délivré avec elles.

Il part, voit ces géants si hauts. La peur [le prend]. Il se rentourne, mais arrivé près du caveau, le courage lui revient et il retourne, passe vers eux. [Les géants] le *regardint*⁸ de haut et il leur dit :

⁴ *Ms* : ...il le soulève au bout de son bras et il abat le cou de l'autre...

⁵ *Ms* : ...il le suit, en se baissant, il lui coupe le cou.

⁶ = *Je suis*.

⁷ = *encore un coup, le plus fort*.

⁸ = *le regardaient* ; in : *désinences des personnes du pluriel*.

— Poltrons, que faites-vous là ?

Un dit :

— Que dit ce petit gamin ?

[Le jeune homme] s'approche et les voilà à se battre. Il passe sous [le premier géant]⁹ et par derrière lui perce les reins. Les deux autres arrivent lui porter secours. Il leur coupe la tête à tous deux¹⁰.

Mais les lions tiraient sur la chaîne. Un la rompt.

Énorme bataille pendant deux heures !

Il le tue, mais reste sur le terrain, épuisé, évanoui, dans le sang et la poussière.

Il se réveille, tout égaré :

— Où suis-je ?

Il voit les deux lions attachés.

[Alors], il se souvient. Il cherche la princesse dans le château. Mais [celui-ci] était si beau qu'il oubliait [la princesse]. La nuit arrive, il se couche.

Le lendemain, il se réveille, a faim, regrette de n'avoir pas sa serviette et se dit : « Il faut aller de ce côté là. » Et tout à coup, il pense à la princesse, cherche encore. Dans une chambre, il la voit, encore endormie.

De même, [4] il l'appelle, la secoue, l'embrasse, la réveille à la troisième fois.

Elle regarde autour d'elle, le voit.

— Ah ! malheureux. Qu'êtes-vous venu faire ? Nous sommes perdus. Je suis gardée par trois lions et trois géants. Vous avez donc volé ?

— Non, je n'ai pas d'ailes. J'ai tué les géants et un lion. Les autres sont attachés.

— Eh bien ! nous allons nous marier.

— Non, je ne peux pas maintenant, je dois voyager.

— Pourquoi ?

— J'ai seize ans seulement.

— Eh bien ! [je vous donne en] cadeau une pomme en or.

Il la salue et part vers le pigeon, mais ne le trouve pas dans les chambres, et le trouve dans l'allée où il l'avait trouvé d'abord. Il le voit, mourant. Il le prend, le console, lui dit qu'il avait bien réussi.

[Le pigeon] revient à lui et dit :

— Une heure plus tard : j'étais mort !

— Ah ! j'ai bien faim.

La serviette [est écartée]. Ils dînent. [Le jeune homme] lui raconte l'aventure, son retard, etc.

— Eh bien ! mange et bois ; moi, je vais m'absenter un moment, mais quand je reviendrai, tu n'auras pas peur, tu ne seras pas surpris.

Ça cogne au bout d'un moment et un monsieur arrive, beau. Il l'invite à manger avec lui. Ils causent. Et il lui demande par où il était venu. Le monsieur lui dit :

— Donnez-moi votre main, c'est moi le pigeon vert.

— Très bien.

Le lendemain matin, il lui dit :

— Monsieur, tout est fait : j'ai gagné la serviette.

— La voilà !

⁹ Ms : sous lui.

¹⁰ Première notation rayée : et pendant ça, ...

Et il s'en va avec. Il arrive dans une forêt. Chemin faisant, il approche d'un trou, se couche pour se reposer près de là et entend [5] se plaindre dans ce trou. Il se lève, regarde et y aperçoit un vieillard.

— Mon ami, que faites-vous là ?

— Je marche depuis longtemps dans cette forêt.

— Elle est donc bien longue ?

— Il vous faut trois ans pour la traverser.

— Comment vous nourrissez-vous ?

— De racines et de fruits.

— Si vous pouvez sortir de *vot'* grotte, je vous offrirai un bon dîner.

— Oh ! ce n'est pas possible.

Il sort.

La serviette [est] écartée : [ils font un] bon repas.

— Je voudrais bien avoir *vot'* serviette. Moi, j'ai un bâton. Tout ce que je veux lui envoyer quérir, il va la quérir. Voyons

Un oiseau passe.

— Mon bâton, va le chercher.

Et le bâton y va et le rapporte.

— Changeons.

C'est fait. Le bon vieux, ayant faim, écarte sa serviette.

L'autre, ayant faim, regrette sa serviette, mais dit :

— Bâton, va chercher ma serviette.

Le bâton y va et dit :

— Je viens chercher la serviette.

— Non, j'ai changé.

[Le bâton] l'a cogné un peu et il est revenu avec la serviette.

Il dîne bien et s'en va plus loin dans la forêt.

Au bout de quelques mois, il rencontre une femme, bonne vieille.

— Que cherchez-vous, brave femme ?

— Il y a si long temps que je suis dans ce bois !

— De quoi vivez-vous ?

— De fruits, de racines, etc.

— Vous devez avoir bien faim ? Si je vous offrais à dîner ?

— Vous n'avez pas plus *qué* moi !

Il écarte sa serviette. Ils dînent ensemble. Elle cause :

— Vous avez une bonne serviette-là, moi, j'ai une trompette qui fait revenir les morts.

Un oiseau est apporté par le bâton ; il le tue et [l'oiseau] est ressuscité et s'envole.

— Changeons.

La faim la prend : elle écarte la serviette.

L'autre, éloigné :

— Mon bâton va me chercher la serviette !

Le bâton trouve la vieille à table.

— Je viens chercher la serviette de mon maître.

— J'ai changé.

— Tant pis, je la veux.

Il revient avec vers son maître qui dîne bien, puis se repose et repart.

Il rencontre un grand gaillard, le salue, demande s'il est loin d'une ville.

— Mon ami, j'en suis parti depuis un an, en marchant toujours droit.

— Que faites-vous donc ici ? De quoi vivez-vous ?

— Comme vous.

— Moi, j'ai des moyens, une serviette. Je vous offre à dîner ?

— J'accepte.

Ils dînent bien.

— *V'avez là une*¹¹ [7] belle serviette. Moi, j'ai une calotte ; quand je la mets à l'envers, elle fait venir une armée.

En effet, il l'a fait.

— Bien, bien, assez ! Remettez-la à l'endroit. Je voudrais bien cette calotte.

— Changeons ; votre serviette me sera plus utile qu'à vous, puisque vous allez sortir du bois dans un an.

Même chose : le bâton rapporte la serviette, mais après avoir battu le grand gaillard qui l'avait mise sous son bras.

Il repart, marche, arrive au bord de la forêt, près d'une ville. Il était tout à demi nu, passe près de la¹²..., voit des bottes pendre, envoie le bâton les chercher. Et un pantalon, etc.

Il entre dans la ville, se promène ; [il se met] en face d'un cordonnier qu'il regardait travailler. Le cordonnier dit :

— Qu'avez-vous à me regarder ?

— Je regarde vot' travail.

— En feriez-vous autant ?

— Oui.

— Entrez voir.

Il entre. Ils causent de la ville et [le cordonnier] dit :

— Jeune homme, vous devriez m'aider, puisque vous feriez bien des souliers sans être cordonnier. Il y a le roi qui a¹³ trois filles, elles sont à marier. Elles ont donné pour gages une pomme d'or et d'argent. Celui qui [8] rapportera des pommes aussi bien faites [les] épousera.

— Moi, j'en ferais bien autant.

(Il s'appelait Joseph.)

— Eh bien ! passez dans ce cabinet. Voilà mes outils, mais je ne peux pas réussir.

— Donnez-moi seulement dix litres de vin blanc.

Il boit, mange.

Le cordonnier le voyait boire sans cesse, revient ; il *beuvait* toujours... Le soir, il *beuvait* toujours... Il lui dit :

— Vous ne travaillez pas ?

— Non, seulement la nuit.

Le cordonnier va se coucher.

Il se lève, regarde, le voit encore boire. Inquiet, il se recouche, se relève, regarde encore et voit l'autre qui tenait une pomme d'argent dans sa main et la roulait.

Il entre.

— En voilà une de faite !

Et il la lui donne.

Le jeune homme se couche aussi.

Le lendemain, il dit :

¹¹ *Sous la dernière ligne du feuillet 6, M. a noté : Claude Rabiaud. Est-ce un de ses informateurs ? Connaisait-il ce conte? Nous n'avons de lui, en tout cas, ni chanson, ni conte.*

¹² *Mots illisibles : le papier est déchiré.*

¹³ *Ms : avait.*

— Nous faut encore une pomme d'or, mais cette fois, donnez-moi vingt litres de vin blanc.

Il a bu tout le jour. L'autre le regardait, le voyait rien faire. Le soir, il *beuvait* toujours... À minuit, aussi... Enfin, il ouvre la porte :

— Garçon, ça marche-t'il ?

— Quand j'aurai tout bu !

Il boit tout le lendemain.

Et la femme [du cordonnier¹⁴ lui faisait des reproches sans savoir de quoi il s'agissait.

La nuit suivante, il le voit enfin tenant la pomme d'or.

Il entre.

— La voilà, cette pomme d'or !

Le cordonnier part avec les deux pommes chez le roi.

— Voilà les pommes des princesses !

Les deux aînées, elles reconnaissent les pommes.

La plus vieille doit se marier avec lui.

La noce se prépare.

Le matin à son déjeuner, l'autre avait songé à son mouchoir. Il arrive, se *siète* à côté de la plus jeune et s'amuse avec son mouchoir.

[10] Ça déplaisait et on voulait le mettre dehors.

Alors, il déploie le mouchoir et la princesse voit son nom et ne dit rien.

(Le pigeon vert était le frère des trois princesses).

Le roi dit :

— Expulsez cet homme !

— Eh bien ! je vous déclare la guerre. Trouvez-vous à telle heure en tel endroit demain !

Les noces sont retardées.

Le lendemain, [le roi] mène dix mille hommes seulement.

Il voit cet homme seul. Et avec sa trompe il [met] sa calotte à l'envers¹⁵.

Une armée arrive.

[.....]

Le roi reste seul. Les autres [sont] morts.

D'un coup de trompe, [le jeune homme] ressuscite les siens.

Le roi se rend, lui demande qui il est.

— Le sauveur de vos filles !

[.....]¹⁶

— Voilà le mouchoir de la plus jeune. Les pommes, je les ai données au cordonnier pour me faire une entrée.

Alors le fils du roi (le pigeon vert) a reconnu le jeune homme.

Le cordonnier s'est en allé, penaud.

Le jeune homme a fait venir ses deux frères qui ont épousé les deux autres [princesses] et ils ont été heureux.

¹⁴ Ms : sa femme.

¹⁵ Le manuscrit porte : *Il voit cet homme seul, et avec sa trompe il sa calotte à l'envers.*

¹⁶ Ici, la pliure du f. rend illisibles deux lignes.

Recueilli à [Montifaut, commune de Murlin], s.d. auprès de Jacques¹⁷ Carrouée¹⁸, s.a.i., [É.C. : Carrois(t), né le 21/10/1847 à La Chicoterie, Cne de La-Celle-sur-Nièvre, résidant à Murlin]. Titre original. Arch., Ms 55/7. Feuille volante Carrouée/3 (1-10). Le bas du feuillet 9 porte un dessin au crayon de Millien, portrait de J. Carroué ?

Marque de transcription de P. Delarue.

Publié par P. Delarue, CNM, p. 81-89. Présentation, p. 276.

Catalogue, I, n° 1, [vers. A], p. 115. [« Incorporation du T 569. »]

Texte publié par P. Delarue

C'était une fois un fermier qui avait un beau jardin, tout plein d'arbres fruitiers, où il aimait beaucoup aller. Et il tenait surtout à un poirier qui amenait de grosses poires dorées. Quand les poires furent bien mûres, il était si content qu'il les comptait tous les matins ; et tous les matins, il s'apercevait qu'il y en avait une de moins que la veille.

Il alla raconter la chose à ses trois fils et leur demanda si l'un d'eux voulait bien monter la garde toute la nuit pour prendre le voleur.

— Moi, je m'en charge, dit l'aîné. Donnez-moi seulement un fusil.

L'aîné veille un peu, puis s'endort. Le lendemain matin, il manquait une poire.

— Eh bien ! j'irai, moi, dit le cadet. Donnez-moi seulement un fusil et un paquet de tabac.

Il fume, veille un peu plus longtemps et s'endort.

Le lendemain matin, il manquait une autre poire.

— À mon tour, dit le troisième. Donnez-moi seulement un fusil et deux paquets de tabac.

Il fume bien et il veille bien. Et, vers minuit, il voit arriver un gros pigeon vert qui vient se percher sur le poirier. Il l'ajuste, mais ne lâche pas son coup.

— Tu es si gentil, dit-il, qu'il faut que je te laisse.

Le pigeon part en emportant une poire, mais il faisait clair de lune et le garçon regarde bien où il se pose.

Au point du jour, il retourne vers son père et lui dit :

— Cette nuit, j'ai vu le voleur. C'est un gros pigeon vert.

— Et tu ne l'as pas tué ?

— Non, il était trop joli. Mais je sais où il se tient. Il est tombé vers le Gros-Chêne-aux-liens, dans la forêt.

— Eh bien ! allons-y tous les quatre, dit le père.

Ils arrivent vers le Gros-Chêne-aux-liens, cherchent dessus, cherchent dessous et cherchent autour sans rien trouver. Tout à coup, le plus jeune *s'empige* (s'empêtrer) dans une boucle de fer qui tient à une grosse pierre carrée.

¹⁷ Le prénom a été ajouté à l'encre.

¹⁸ Sous le texte en travers du f. à l'encre : Pigeon vert / Serviette, calotte, etc./ Jacques Carroué

— C'est là qu'il doit être, dit-il.

À eux quatre, ils lèvent la pierre et aperçoivent un grand trou noir.

— Nous allons te descendre avec une corde ; dit le père à l'aîné. Quand tu seras au fond, tu crieras s'il y a du danger, et nous te remonterons.

Quand l'aîné est à une certaine profondeur, la peur le prend et il se met à crier. On le remonte bien vite.

— Qu'as-tu vu ? dit le père.

— J'ai eu trop peur, je ne suis pas allé jusqu'au fond.

— À moi, dit le cadet.

On le descend un peu plus bas et il se met à crier.

— Qu'as-tu vu ? dit le père

— Rien. J'ai eu peur et je ne suis pas allé jusqu'au fond.

— À mon, tour, dit le troisième.

Mais le père hésite.

— Tu es trop hardi et j'ai peur pour toi.

Mais le jeune homme insiste, on le descend aussi. Quand il arrive au fond, il crie et secoue la corde pour qu'on la remonte sans lui.

Il suit un souterrain, passe devant des chambres, suit une allée qui le conduit dans un jardin où il voit le pigeon vert se secouant dans la *pousse* (poussière).

— Ah ! voleur de poires, je te tiens, dit-il.

— Ne me fais pas de mal, je peux te rendre service. As-tu faim ? Je vais te donner à manger.

Le pigeon étale une serviette magique sur laquelle se trouve servi aussitôt un très bon dîner, et ils mangent tous les deux.

— Pigeon, veux-tu me donner ta serviette ? Elle me serait bien utile.

— Je te la donnerai si tu veux me délivrer.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Trois choses. À une demi lieue d'ici, une princesse est enfermée dans un château gardé par un géant et par un lion. Va d'abord la délivrer.

Le pigeon donne un sabre au jeune homme. Celui-ci va vers le château et y trouve le géant avec son lion.

— Où vas-tu, moutard ? demande le géant.

— Cela ne te regarde pas, répond l'autre.

Le géant s'approche, le jeune homme lui coupe le bras droit d'un coup de sabre, et le bras gauche d'un autre coup. Le géant appelle le lion à son secours, le lion est abattu. Le jeune homme entre dans le château, parcourt beaucoup de chambres où il ne trouve personne, arrive enfin à la dernière où il voit une princesse endormie dans un beau lit blanc. Il la secoue et l'appelle ; elle continue à dormir. Il l'embrasse une première fois, elle dort encore, une deuxième fois, elle dort toujours ; une troisième fois et elle s'éveille.

— Ah ! dit-elle, vous êtes perdu, et moi aussi, si le géant vous voit.

— Soyez sans crainte, le géant et le lion sont hors de combat.

— Voulez-vous vous marier avec moi ? demande la princesse.

— Non, je dois encore voyager et je n'ai que seize ans.

— Eh bien ! voilà un mouchoir, avec mon nom brodé, en souvenir de moi.

Le jeune homme revient vers le pigeon.

— Me voici revenu, dit-il. Je suis venu à bout de la première épreuve.

— Qu'est-ce qui le prouve ?

— Ce mouchoir brodé.

— Bien, mangeons.

Le pigeon étend la serviette magique et tous deux mangent de bon appétit. Puis le jeune homme se repose un instant.

— La deuxième épreuve est plus difficile, dit le pigeon. À tel endroit, il y a une princesse gardée par deux géants et deux lions. Il faut que tu la délivres.

Le jeune homme part avec son arme. Au bout de quelque temps de marche, il croit voir deux colonnes très grosses et très hautes. Il s'approche et s'aperçoit que ce sont deux géants. Il prend peur et recule, puis il revient courageusement et passe *au long* d'eux. L'un des géants dit à l'autre :

— Vois-tu ce gamin à nos pieds ?

— Oh ! il n'est pas bien dangereux.

— N'importe ! empêche-le d'aller plus loin.

L'autre géant le prend et le soulève au bout de son bras. Quand le jeune homme se voit à bonne hauteur, il abat d'un coup de sabre la tête du premier géant. L'autre, effrayé, le pose à terre et court à ses lions pour les détacher ; mais, au moment où il se baisse, le jeune homme lui coupe le cou et les lions restent attachés.

Le jeune homme entre dans le château, parcourt beaucoup de chambres sans trouver personne ; enfin, dans la dernière, il découvre une princesse endormie dans un beau lit blanc. Il la secoue et l'appelle, elle continue à dormir. Il l'embrasse une fois, elle dort encore ; une autre fois, elle dort toujours ; une troisième fois et elle s'éveille.

— Ah ! dit-elle, vous êtes perdu si les géants vous voient et moi aussi. Sauvez-vous bien vite.

— N'ayez pas peur, les deux géants sont morts et les lions attachés.

Elle le remercie.

— Voulez-vous vous marier avec moi ? demande-t-elle.

— Je ne peux pas maintenant. Je dois encore voyager et je n'ai que seize ans.

— Eh bien ! voilà une pomme d'argent en souvenir de moi.

Le jeune homme retourne vers le pigeon.

— Je suis venu à bout de la deuxième épreuve, dit-il.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Cette pomme d'argent.

— Tu vas peut-être me tirer d'affaire. Mangeons.

Et le pigeon étend sa serviette magique.

Le repas pris, le jeune homme se repose et s'endort. Le pigeon va se promener et revient : son compagnon dort encore. Il retourne se promener et revient : son compagnon dort toujours. Alors, il se pose sur sa tête et lui démêle les cheveux avec son bec ; le jeune homme se réveille.

— La troisième épreuve est encore plus difficile, dit le pigeon. À tel endroit, il y a une troisième princesse à sauver ; elle est gardée dans un château par trois géants et trois lions. Si tu la libères, tu me délivres en même temps et tu auras gagné la serviette.

Le jeune homme part. Au bout d'un moment, il croit voir des montagnes et se demande comment il va les passer. En approchant, il s'aperçoit que ce sont des géants. La peur le prend et il se sauve, mais en arrivant vers le trou par lequel il est descendu, il retrouve son courage et il retourne.

Les géants le regardent de haut, puis se baissent bien bas pour l'observer, mais lui les insulte :

— Poltrons, que faites-vous là ?

— Que dit ce petit ? demande un des géants.

Le jeune homme se glisse sous lui, et de son sabre, lui perce le ventre et les reins. Les deux autres approchent leurs têtes pour voir ce qui se passe et il leur coupe le cou. Les lions tirent sur leurs chaînes en entendant qu'on se bat, et l'un deux casse ses liens.

Alors s'engage une lutte qui dure deux heures. Le jeune homme tue le lion, mais il est si fatigué qu'il reste sur le terrain et s'évanouit, dans la poussière et le sang.

Il se réveille tout égaré en se demandant où il est. Mais il voit les traces du combat, les deux lions attachés et se souvient.

Il entre dans le château et cherche la princesse. L'intérieur est si beau qu'il s'attarde à regarder. La nuit arrivée, il se couche et s'endort.

Le lendemain, il continue ses recherches qui durent longtemps. Enfin, il trouve la princesse endormie dans un beau lit blanc. Il la secoue et l'appelle, elle continue à dormir. Il l'embrasse une fois, elle dort encore ; une deuxième fois, elle dort toujours ; une troisième fois et elle s'éveille. Elle regarde autour d'elle et le voit :

— Ah ! malheureux, que faites-vous ici ? Si les géants vous voient, vous êtes perdu et moi aussi. Mais comment êtes-vous venu ? Vous avez donc volé ?

— Non, je n'ai pas d'ailes. J'ai tué les trois géants et un lion ; les autres lions sont attachés.

Elle le remercie beaucoup et lui demande :

— Voulez-vous vous marier avec moi ?

— Je ne peux pas maintenant. J'ai encore un long voyage à faire et je n'ai que seize ans.

— Eh bien ! prenez cette pomme d'or en souvenir de moi.

Le jeune homme la salue et va vers le pigeon.

Mais il ne le trouve pas dans les chambres où il se tenait d'habitude et le découvre mourant dans le jardin où il l'avait vu la première fois.

Le jeune homme le ramasse, le flatte, lui dit qu'il a bien réussi, et le pigeon revient à lui.

— Une heure de plus et j'étais mort, dit-il.

— Oh ! j'ai bien faim, dit le jeune homme.

La serviette magique est écartée et tous deux mangent de fort bon appétit.

— Je vais m'absenter un moment, dit le pigeon. Continue à manger et à boire, et n'aie pas peur et ne sois pas surpris quand tu me reverras.

Au bout d'un moment, ça frappe à la porte, et il entre un beau monsieur, bien habillé ; et le jeune homme l'invite à s'asseoir et à manger.

— Par où êtes-vous venu ? lui demande-t-il.

— Donnez-moi votre main. C'est moi le pigeon vert que vous avez sauvé. Vous avez gagné la serviette magique, prenez-la.

Et le monsieur s'en va.

Le jeune homme se repose bien toute la nuit, et il part le lendemain matin en emportant sa serviette. Et il arrive tout de suite dans une grande forêt.

Le soir, il se couche près d'un creux pour dormir, mais il entend des plaintes qui viennent du fond. Il va regarder et aperçoit un vieillard.

— Mon amis, pourquoi gémissiez-vous dans ce trou ?

— Ah ! je suis bien fatigué et j'ai bien faim. Je marche depuis si longtemps dans cette forêt, et je mange si mal !

— Cette forêt est donc bien large ?

— Il faut trois ans pour la traverser.

— Et de quoi vivez-vous ?

— De raisins verts, de fruits sauvages et de racines.

— Eh bien ! sortez de votre trou, et je vous offrirai un bon dîner.

Le vieillard sort, le jeune homme écarte sa serviette et ils font un fort bon repas.

— Vous avez une serviette précieuse, dit le vieillard, elle me rendrait bien service. Moi, j'ai un bâton bien utile. Si je le lui demande, il va quérir tout ce que je veux avoir. Voyez cet oiseau qui passe... Bâton, va le chercher.

Le bâton va prendre l'oiseau et le rapporte.

— Voulez-vous que nous fassions l'échange de nos objets magiques ? demande le vieillard.

— Changeons, dit le jeune homme.

L'échange se fait.

Le vieillard a si faim qu'il écarte tout de suite sa serviette et prend un deuxième repas.

Quand l'autre a fait un bout de chemin, la faim le prend et il regrette sa serviette.

— Bâton, dit-il, va me chercher ma serviette.

Le bâton y va, le vieillard ne veut pas céder la serviette et dit qu'il l'a échangée, mais le bâton le cogne un peu pour le décider et rapporte la serviette à son premier possesseur. Celui-ci dîne bien et va plus loin dans la forêt.

Après quelques mois de marche, il rencontre une vieille femme qui cherche dans la feuille.

— Que cherchez-vous, ma brave femme ?

— De quoi manger. Il y a longtemps que je suis dans ce bois et j'ai bien faim.

— Et de quoi vivez-vous ?

— De raisins verts, de fruits sauvages et de racines.

— Eh bien ! je vous invite à faire un bon dîner.

Il écarte sa serviette et ils font tous deux un bon repas.

— Vous avez une serviette précieuse, dit la vieille, elle ferait bien mon affaire. Moi, j'ai une trompette qui est bien utile aussi ; elle fait revenir les morts.

— Voyons ! dit le jeune homme. Mais laissez-moi faire d'abord.

Il envoie son bâton chercher un oiseau et il le tue. La vieille souffle dans sa trompette, l'oiseau ressuscite et s'envole.

— Voulez-vous que nous fassions l'échange de nos objets magiques ? demande la vieille.

— Changeons, dit le jeune homme.

L'échange se fait. La vieille étale sa serviette et se remet à manger. Quand le jeune homme a marché un peu, la faim le prend.

— Bâton, dit-il, va me chercher ma serviette.

La vieille était encore à table et ne voulait pas céder la serviette, disant qu'elle l'avait échangée, mais le bâton lui donne quelques coups, et elle la lâche. Le jeune homme prend un bon repas et continue sa route.

Il marche longtemps encore, et un jour il rencontre un grand gaillard. Le jeune homme le salue et lui demande s'il est encore loin de la première ville.

— Mon ami, répond l'autre, j'en suis parti depuis un an et j'ai marché toujours tout droit.

— Et de quoi vivez-vous ?

— De raisins verts, de fruits sauvages et de racines. Comme vous, certainement ?

— Moi, j'ai des moyens, et je vous offre à dîner.

Le jeune homme écarte sa serviette et ils dînent bien.

— Vous avez là une bonne serviette, dit le grand gaillard. Moi, j'ai une calotte qui est bien précieuse aussi. Quand je la mets à l'envers elle fait venir une armée, et quand je la mets à l'endroit, les soldats disparaissent.

Il la met à l'envers et il vient des soldats, il en vient, il en vient...

— Assez ! dit le jeune homme.

Le grand gaillard remet sa calotte à l'endroit et tous les soldats disparaissent.

— Voulez-vous que nous changions ? dit-il. Votre serviette me sera plus utile qu'à vous puisque vous sortirez de la forêt dans un an.

— Changeons.

Le grand gaillard marche d'un bon pas en serrant la serviette sous son bras. Quand le jeune homme a faim, il envoie son bâton reprendre la serviette et le bâton doit frapper fort et longtemps pour que l'autre la lâche.

Le jeune homme marche encore un an et il atteint le bord de la forêt.

Il aperçoit au loin une grande ville et décide d'y aller. Mais il se rend compte qu'il est en guenilles, à moitié nu. En passant devant une maison, il voit de belles bottes pendues à l'intérieur.

— Bâton, va me chercher ces bottes, dit-il.

Et le voilà bien chaussé.

Plus loin, il voit un beau vêtement neuf.

— Bâton, va me chercher ces habits.

Et le voilà bien habillé.

Puis, c'est un beau chapeau qu'il voit.

— Bâton, va me chercher ce chapeau.

Et le voilà bien coiffé.

Alors, il se promène dans la ville ; puis quand il est las de marcher, il entre dans la boutique d'un cordonnier.

— Bonjour, maître, dit-il, n'auriez-vous pas besoin d'un compagnon ?

— Que savez-vous faire ?

— Tout ce qu'on peut me demander.

— Bon, vous pourrez peut-être m'aider. Le roi du pays a trois filles à marier. Il doit marier les deux premières d'abord. Mais, pour les avoir, il faut lui apporter une pomme d'argent et une pomme d'or très bien faites.

— Moi, je veux bien me charger de les faire.

— Eh bien ! passez dans ce cabinet. Voilà mes outils.

— Donnez-moi seulement dix litres de vin blanc, et quand ils seront bus, la boule d'argent sera faite.

Le voilà installé. Il boit, il mange, ne touche pas les outils. Le cordonnier vient plusieurs fois le voir, et chaque fois, le trouve en train de boire.

— Vous ne travaillez donc pas ?

— Pas encore, la nuit seulement.

Le cordonnier se couche, puis se lève, inquiet, regarde par le trou de la serrure ; le compagnon buvait toujours. Il se lève de nouveau et regarde encore : le jeune homme tenait une pomme d'argent et la faisait sauter d'une main dans l'autre.

Le cordonnier entre.

— Maître, dit le compagnon, en voilà une de faite.

Il la lui donne, puis il se couche.

Le lendemain, le jeune homme déclare :

— Pour la pomme d'or, il me faut vingt litres de vin blanc.

Il boit toute la journée et toute la nuit. Le cordonnier se lève plusieurs fois et le trouve occupé à boire. Après minuit, il se décide à ouvrir la porte :

— Alors, garçon, les choses vont-elles comme vous voulez ?

— Quand j'aurai tout bu, tout ira bien.

Et il boit encore toute la journée du lendemain. La femme du cordonnier faisait des reproches au compagnon sans bien savoir de quoi il s'agissait. La nuit suivante, le patron le voit enfin tenant à la main la pomme d'or. Il entre.

— La voilà faite, dit le jeune homme. Prenez-la.

Le cordonnier alors met sa femme à la porte.

— Va-t-en, la vieille, dit-il, je n'ai plus besoin de toi. Je vais me marier avec une des princesses.

Et il se rend chez le roi avec les deux pommes.

Les deux princesses les plus âgées reconnaissent leurs pommes ; l'aînée doit épouser le cordonnier. La veille des noces, le cordonnier invite son compagnon au déjeuner et celui-ci s'assied à côté de la plus jeune des filles du roi. Pendant tout le repas, il s'amuse avec le mouchoir qu'elle lui avait donné, et tout le monde en est agacé.

À la fin, il déploie le mouchoir et la princesse y voit son nom, mais ne dit rien.

— Qu'on expulse cet homme ! dit le roi, hors de lui.

— Eh bien, je vous déclare la guerre ! lui répond l'autre. Trouvez-vous demain, à telle heure, à tel endroit avec vos troupes.

On décide de retarder les noces.

Le lendemain, le roi prend dix mille hommes seulement.

Quand il arrive sur le champ de bataille, il voit son ennemi tout seul, une calotte sur sa tête. Mais le jeune homme met sa calotte à l'envers et une armée lui arrive, puis une autre, puis une autre encore. Tous les soldats du roi sont tués, et le roi reste seul. D'un coup de trompette, le jeune homme ressuscite les siens qui sont tombés. Le roi se rend et dit :

— Mais enfin, qui êtes-vous ?

— Le sauveur de vos filles.

Et le jeune homme explique tout ce qui s'est passé.

— Voici le mouchoir de la plus jeune de vos filles. Les pommes, je les ai données au cordonnier pour me faire une entrée.

Il renvoie son armée, ressuscite avec sa trompe tous les soldats du roi et l'on rentre à la cour. On s'explique. Le fils du roi, qui était le pigeon vert, et les trois princesses reconnaissent leur sauveur.

Le cordonnier s'en va tout penaud et reprend sa femme.

Le jeune homme épouse la plus jeune des princesses et fait venir ses frères qui épousent les deux autres. Et tout le monde à la cour est heureux.

D'après les Ms A. Millien. Conté vers 1885 par Jacques Carrouée, cultivateur à Montifaut, commune de Murlin.